

vulgaire, il ne s'emploie que dans le langage familier et pour ridiculiser les petits objets auxquels on l'applique. *Colifichet* se dit surtout des petits objets servant à la parure, des ornements puérils et recherchés.

BABION s. m. (ba-bi-on). Mamm. Espèce de petit singe.

BABIROUSSA ou **BABIRUSSE** s. (ba-bi-rouss-sa — mot malais qui signif. *cochon-cerf*). Mamm. Espèce indienne du genre cochon, vulgairement nommée *cochon-cerf*, à cause de la disposition de ses défenses, que l'on peut comparer à des cornes : Les *BABIROUSSAS* se trouvent assez communément aux *Moluques* et aux *îles Célèbes*. (E. Desmarest.) Le *BABIROUSSA* se fait remarquer par ses formes trapues et son museau très-allongé. (Bouillet.) Les *BABIROUSSAS* sont bons nageurs. (Bouillet.) Lorsqu'on chasse les *BABIROUSSAS*, ils se jettent à la mer. (Cuv.)

— **Enceyl.** Le *babiroussa* était connu des anciens; mais ce qu'en ont dit Plin et les auteurs qui l'ont suivi est mêlé de beaucoup d'erreurs. Le *babiroussa* diffère des cochons ou sangliers par son système dentaire. Un des principaux caractères de ce genre est d'avoir, à la mâchoire supérieure, les alvéoles des dents canines dirigées en haut; ces dents, qui atteignent un développement démesuré, sont aussi dirigées en haut et se recourbent en arrière sur elles-mêmes; les canines inférieures ont de très-longues racines, et deviennent, quand l'animal arrive à un certain âge, de véritables défenses. Le port du *babiroussa*, ses formes trapues, son museau allongé, l'aspect de ses dents canines, ses oreilles pointues et dirigées en arrière, sa queue grêle et terminée par un bouquet de poils, sa peau épaisse et plissée en plusieurs endroits, donnent à ce pachyderme quelque ressemblance avec le rhinocéros. Les canines supérieures percent la peau du museau, et se recourbent en arrière pour s'enfoncer dans la peau du front; elles sont beaucoup plus courtes chez les femelles. Ce sont ces canines que les anciens avaient prises pour des cornes, d'où le nom de *cochon-cerf*, qu'ils donnaient à cet animal. Le *babiroussa* habite les îles de l'archipel indien; il vit surtout dans les terrains marécageux, à l'intérieur des forêts. Les naturels en font grand cas et l'élevaient en domesticité; mais il garde toujours un caractère inquiet et farouche. Omnivore comme les cochons, il paraît préférer surtout le maïs. Les individus apportés à la ménagerie de Paris y ont vécu longtemps et s'y sont même reproduits. La chair du *babiroussa* est très-bonne à manger et très-savoureuse; presque entièrement dépourvue de lard, elle rappelle, dit-on, par le goût, la chair du cerf plutôt que celle du porc; mais elle l'emporte en finesse sur l'une et sur l'autre.

BABKA s. m. (babb-ka — mot polon. signif. *vieille femme*). Art culin. Nom d'un gâteau polonais très-haut et très-étroit, fait avec des œufs, du lait, du sucre, du fromage à la crème et des amandes hachées, et qui est ainsi appelé parce qu'il offre une certaine ressemblance avec une vieille femme qui laisse tomber sa tête. Le *BABKA* est une préparation essentiellement polonaise; il s'en fait plus de cent variétés, aux fruits, aux légumes, aux poisons, etc.

— **Métr.** Petite monnaie de cuivre de Hongrie, de très-minime valeur.

BABLAH s. m. (ba-bla). Bot. Nom donné aux fruits de l'acacia d'Arabie, peut-être aussi à celui de quelques espèces voisines, qu'on emploie pour le tannage et pour la teinture en noir; de là le nom de *tannin oriental*, que portent également ces fruits. Le suc, jadis préconisé en médecine comme astringent, est aujourd'hui négligé.

BABLOT (Louis-Nicolas-Benjamin), médecin, né à Vadenay (Champagne) en 1754, mort en 1802. Fixé à Châlons-sur-Marne, il y remplit quelques fonctions publiques pendant la Révolution. Il a publié, dans la *Gazette de santé* et autres recueils, beaucoup de mémoires sur diverses questions médicales. On a en outre de lui : *Rapport sur la contagion des cimetières* (1793); *Discours sur les maux qu'enfante l'ignorance des lois* (1795); *Réflexions sur les dangers des bains à l'eau courante des rivières*; *Fragment d'un poème sur la nécessité d'une religion, la religion naturelle* (1797), etc.

BABNIGG (Antoine), un des plus célèbres ténors de l'Allemagne, né à Vienne en 1794. Toutefois il dut sa réputation plus à l'extraordinaire beauté de sa voix qu'à son talent de chanteur. Il se retira du théâtre en 1842. Une sonate à quatre mains pour piano a paru à Vienne sous son nom.

BABO (Joseph-Marie), auteur dramatique allemand, né en 1756, mort en 1822, fut professeur de philosophie à Munich et d'esthétique à Mannheim. Il a laissé beaucoup de productions dramatiques, d'un mérite secondaire, mais où l'on remarque de belles situations, des caractères vrais et bien soutenus; sa tragédie chevaleresque intitulée *Otto de Wittelsbach* a obtenu un grand et légitime succès. Le théâtre de Babo a été publié à Berlin en 1793 et en 1804, 2 vol. in-80.

BABO (Lambert, baron de), agronome allemand, né à Mannheim en 1790. Il est président de la société d'agriculture de Bade, et, depuis

1853, professeur de chimie à l'université de Fribourg. C'est un des meilleurs agronomes de l'Allemagne. Il s'est particulièrement occupé de la culture de la vigne et de la fabrication du vin. Ses ouvrages en ce genre jouissent d'une réputation méritée. Les principaux sont : *Instructions pour la culture des prairies* (1836); *La culture de la vigne* (1840-42); *La vigne et ses variétés* (1843); *Chimie agricole du cultivateur* (1845 et 1850); *Discours populaires sur la culture de la vigne* (1846); *Manière de faire et de traiter le vin* (1846); *Principes de l'agriculture* (1851), etc.

BABOIS (Marguerite-Victoire), femme poète, née à Versailles en 1760, morte en 1839, sentit son talent poétique s'éveiller à la mort d'une fille chérie, et reçut des encouragements des plus grands écrivains de cette époque, Ducis, Lebrun, etc. Le critique Geoffroy disait que, quand on pleurait comme elle, on ne devrait jamais sourire. Mme Babois a laissé des *Élégies maternelles*, dont la versification est très-pure, et des *Élégies nationales*, qui lui furent inspirées par les événements de 1815.

BABOLEIN (saint), premier abbé de Saint-Maur-les-Fossés, mort l'an 660. Il contribua à la fondation de plusieurs églises et hôpitaux de Paris.

BABON, burgrave de Ratisbonne, au x^e siècle. On raconte que l'empereur Henri II ayant invité à une partie de chasse tous les gentils-hommes qui se trouvaient à Ratisbonne, leur avait recommandé d'amener chacun peu de monde à leur suite. Mais comme Babon avait trente-deux fils, outre huit filles, il crut pouvoir se faire accompagner par eux. L'empereur montra d'abord quelque mécontentement en voyant une suite si nombreuse, mais quand il sut qu'il n'y avait là qu'une seule famille, il leur témoigna à tous une grande bienveillance. Les fils du burgrave Babon furent la tige de plusieurs maisons illustres, presque toutes éteintes aujourd'hui. Il mourut lui-même vers 1030.

BÂBORD s. m. (bâ-bor — de *bas* et *bord*, parce que le côté gauche est moins noble que le côté droit, ou, d'après d'autres, de l'allemand *backbord*, bord de derrière). Mar. Côté gauche d'un navire, lorsqu'on regarde de l'arrière à l'avant. Se dit par opposition à *tribord*, qui est le côté droit : *En fait de préséance, le bâbord passe après le tribord; néanmoins, quand on est sous voiles, le côté du vent est le côté d'honneur, et par conséquent bâbord peut le devenir aussi. Avoir les amures à bâbord. Passer à bâbord. Être incliné à bâbord. Laisser une île à bâbord. Découvrir une côte, un navire à bâbord. Aborder, être abordé par bâbord.*

— Bâtiment de guerre qui n'a qu'une batterie, par opposition à *haut bord*, vaisseau, bâtiment qui a plusieurs batteries. « Peu usité.

— *Avirons de bâbord*, Avirons de gauche sur un canot.

— *Quart de bâbord*, Quart que font les bâbordais, c'est-à-dire les hommes qui couchent à bâbord.

— Par compar. Côté gauche de celui qui parle, sur terre aussi bien qu'en mer : *Avoir un rocher, avoir un arbre à bâbord.* « S'empl. quelquefois par plaisanterie dans le langage commun : *Ces nuances fugitives vibrent encore longtemps dans l'organe du goût; les gourmets prennent, sans s'en douter, une position appropriée, et c'est toujours le cou allongé et le nez à bâbord qu'ils rendent leurs arrêts.* (Brill.-Sav.)

— Loc. fam. *Faire feu de bâbord et de tribord*, Faire usage de tous ses moyens, de toutes ses ressources.

— Adjectif. Qui est du côté de bâbord : *Le capitaine essaya de faire mettre promptement toutes ses bonnettes hautes et basses, tribord et bâbord, pour présenter au vent l'entière surface de toile qui garnissait ses vergues.* (Balz.)

— Adv. Du côté de bâbord, du côté gauche : *Courir bâbord au vent. Brasse bâbord! Nage bâbord! Feu bâbord!*

— *Bâbord la barre, bâbord un peu, bâbord tout.* Ordre au timonier de mettre la barre du gouvernail plus ou moins à bâbord, c'est-à-dire de la pousser du côté gauche, de l'y pousser un peu ou complètement.

— **Antonyme.** Tribord.

BÂBORDAIS s. m. (bâ-bor-dè — rad. *bâbord*). Mar. Chacun des hommes de l'équipage d'un navire qui ont leurs hamacs à bâbord, et dont le quart s'appelle de leur nom quart de bâbord : *La nuit, le bâbordais veille, tandis que le tribordais se repose. Il est rare que les matelots n'établissent pas des observations sur les chances douteuses ou malheureuses des bâbordais et des tribordais.* (J. Lecomte.)

— Adjectif. *Il trouve, sous la bride mal attachée d'un bonnet trop petit, les favoris d'un matelot BÂBORDAIS.* (Beaucé.)

— **Antonyme.** Tribordais.

BABOSA s. m. (ba-bô-za). Vitic. Variété de raisin de l'île de Madère, qui sert à faire le vin de Malvoisie.

BABOTTE s. f. (ba-bô-te). Entom. Nom donné par les Languedociens à la chenille de la pyrale, qui attaque la vigne. On étend quelquefois ce nom à d'autres insectes nuisibles.

BABOU (Jean), baron de Sagonne, sieur de

la Bourdaisière, grand maître de l'artillerie vers 1529, mort en 1569. Il commanda l'artillerie à la bataille de Saint-Denis, le 10 novembre 1567, et prit part à la bataille de Jarnac du 13 mars 1569. V. BOURDAISIÈRE (Babou de la).

BABOU (Hippolyte), littérateur français, né à Peyriac (Aude), le 24 février 1824, débuta par des articles signés ou anonymes dans les petits journaux, écrivit ensuite dans la *Revue de Paris* sous le pseudonyme de Camille Lorrain et publia dans divers recueils, tels que *l'Illustration*, la *Revue nouvelle*, le *Courrier français* et la *Patrie*, des articles de critique et des nouvelles. Attaché à la rédaction de *l'Athenaeum français*, à la *Revue française*, jusqu'à sa disparition en 1859, et plus tard à la *Revue fantaisiste*, il s'est fait remarquer surtout par la vivacité et le côté agressif de son style. Ecrivain élégant, à la forme originale, fine et souvent prestigieuse, mais trop ardent à l'attaque pour être toujours vrai et juste, M. Hippolyte Babou est impitoyable pour ceux qui ne partagent pas ses admirations artistiques et littéraires. Il a, de plus, le tort d'exprimer d'une façon étrangement impériative ses sympathies et ses antipathies, et de mettre trop aisément flamberge au vent. Au lieu de s'enrégimenter parmi les polémistes rageurs et mécontents qui pullulent dans le monde des demi-talents, peut-être aurait-il mieux fait de s'en tenir à certaines œuvres, qui décèlent en lui un conteur de la bonne école, un peu froid peut-être, un peu précieux, mais souvent original. On a de M. Hippolyte Babou : *La vérité sur le cas de M. Champfleury* (in-18); *Lettres artistiques et critiques, avec un défi au lecteur* (1860, in-12). Il a de plus édité : *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis*, de 1739 à 1740, par Charles de Brosses, avec une étude littéraire et des notes (2 vol. in-12, 1858, seule édition sans suppressions); *Les mémoires de madame de la Guette* (in-80) avec préface.

BABOUCARD s. m. (ba-bou-car). Ornith. Nom vulgaire de plusieurs espèces de martin-pêcheur : *Les espèces du BABOUCARD sont toutes peintes des couleurs les plus variées et les plus vives.* (Buff.)

BABOUCHE s. f. (ba-bou-che — du pers. *pa-pouch*, qui couvre le pied, prononcé à la turque *babouch*). Sorte de pantoufle en cuir de couleur ou en étoffe de soie, sans quartier et sans talon, qu'on porte par-dessus la chaussure dans l'intérieur des maisons, en Turquie et dans tout le Levant : *BABOUCHE de maroquin rouge, de maroquin vert. Elle traînait languissamment ses pieds emprisonnés dans ces BABOUCHEs émaillées.* (Lamart.) *Le Turc partit en traînant majestueusement ses BABOUCHEs.* (Chateaub.) *De petites BABOUCHEs de maroquin jaune ne montraient que leur pointe recourbée en sabot chinois.* (Th. Gaut.) *Il lui semblait que, rien que d'entrer à Constantinople, on devait être riche; que le sol devait changer les bottes qui le foulaient en BABOUCHEs étincelantes de pierreries.* (A. Karr.) *A l'entrée des riches demeures, il y a toujours plusieurs paires de BABOUCHEs pour les visiteurs, précaution qui garantit de toute souillure les tapis des appartements.* (Bachelet.)

BABOUE s. f. (ba-bou). Grimace pour épouvanter les enfants : *Faire la BABOUE, une BABOUE.* Ce mot est vieux.

BABOUIN s. m. (ba-bou-ain — rad. *babines*). Mamm. Espèce de gros singe, reconnaissable à sa face couleur de chair et à la forme très-prolongée de son museau. Il se fait remarquer par sa force, sa méchanceté et sa lubricité : *BABOUIN à longue queue. BABOUIN à courte queue. BABOUIN des bûts. Les singes à museau de chien avaient été connus dans l'antiquité sous le nom de cynocéphales; Buffon y a substitué celui de BABOUIN; mais l'ancien nom a prévalu.* (Geoff. St-Hil.)

— Par ext. Enfant étourdi, folâtre, tapageur, et, dans ce sens, s'emploie aux deux genres : *Taisez-vous, petit BABOUIN! Allez-vous-en, petite BABOUINE.*

Ah! le petit babouin!

Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!

LA FONTAINE.

« Par allusion à la fable de La Fontaine, *l'Enfant et le Maître d'école* : *Nous, nous n'avons pas tancé le BABOUIN qui se noyait; nous avons fait mieux que cela, nous avons affranchi l'Italie.* (Méry.) « Personne difforme et de petite taille : *Oh! le plaisant BABOUIN avec sa culotte courte, ses bas chinés et ses souliers à boucle!* (M. Chaumelin.)

— Figure ridicule que les soldats peignaient autrefois sur les murs des corps de garde, pour la faire baisser par ceux d'entre eux qui se rendaient coupables de quelque faute légère. « *Baiser le babouin.* Se soumettre avec quelque honte : *Il a baissé, on lui a fait BAISSER le BABOUIN. Le duc de Rohan a été contraint de BAISSER le BABOUIN.* (Caquets de l'accouchée.)

— Adjectif. *Babouin* a été employé autrefois dans le sens de lâche, poltron : *Le comte de Flandres ne semble ni BABOUIN ni bec jaune.* (G. Guibert.)

Si couard et si babouin

De n'oser parler que de loin.

CL. MAROT.

— *Babouine* a signifié aussi sotte, imbécile : *Ah! ah! bécasse, BABOUINE, qu'alliez-vous faire avec cet homme de là-haut?* (Bér. de Verville.)

BABOUIN s. m. (ba-bou-ain — rad. *babines*). Pop. Petite pustule qui vient aux lèvres.

BABOUINER v. n. ou intr. (ba-bou-i-ne — rad. *babouin*). Faire l'enfant, le babouin.

— Marmotter, comme les enfants mutins.

— Remuer les lèvres comme les singes, imiter leurs grimaces. « Vieux et presque inusité dans tous ces sens.

BABOUINERIE s. f. (ba-bou-i-ne-ri — rad. *babouiner*). Enfantillage ridicule, niaiserie. « Inusité.

— Figure bizarre et difforme. « Vieux en ce sens.

BABOUNYA s. f. (ba-bou-ni-ia). Comm. Nom sous lequel les fleurs sèches de la santoline odorante sont vendues dans les boutiques du Caire.

BABOUR ou **BABER** (Mohammed), arrière-petit-fils de Tamerlan et fondateur de l'empire mogol dans l'Indoustan, né en 1483, proclamé en 1494 souverain de la Tartarie occidentale et du Khorasan. En 1505, à la tête de dix mille cavaliers déterminés, il entreprit la conquête de l'Indoustan, soumit le Candahar, le Caboul, Delhi, Agra, et devint le chef d'une dynastie qui a régné dans l'Inde jusqu'au xvi^e siècle. Il mourut en 1530.

Il a écrit des *Mémoires* qui contiennent l'histoire de sa vie et de ses conquêtes ainsi que des détails curieux sur le Caboul et l'Indoustan. Erskine et Leyden en ont donné une traduction anglaise (1826).

Cet ouvrage, extrêmement intéressant, est encore peu connu en France. La langue dans laquelle il fut écrit est le turc oriental ou tchagatéen; mais de bonne heure il fut traduit en persan et répandu parmi les musulmans de l'Inde. C'est sur la traduction persane qu'a été exécutée la version anglaise dont il est question plus haut. On ne sait pas à quelle époque de sa vie Baber eut l'idée de composer ses *Mémoires*; son ouvrage lui-même ne nous apprend rien sur ce sujet; cependant il est permis de croire que ce fut après sa dernière expédition dans l'Inde. Ces *Mémoires*, dont nous allons essayer de donner rapidement une idée, peuvent se diviser en trois sections : la première commence à l'avènement de Baber au trône de Ferghana, et s'étend pendant une période de douze années jusqu'à son expulsion de Ferghana par Cheyban-Khan; la seconde commence à partir de son expulsion de Ferghana et finit avec la conquête de l'Indoustan; elle comprend une période de trente-deux années; enfin, la troisième, qui embrasse un espace de cinq années seulement, contient le récit de ses opérations dans l'Inde. Au point de vue du style, c'est la première partie et le commencement de la seconde qui présentent le plus d'intérêt; la composition est plus méthodique, les événements sont racontés avec des détails mieux proportionnés à leur importance, la narration est plus rapide. Il faut du reste avouer que cette première partie de la vie de Baber est celle qui est pour nous la plus curieuse; elle offre un intérêt qui tient presque du roman. C'est le récit des exploits de tout genre, des entreprises hardies, des aventures pleines d'émotions d'un petit prince asiatique aux aspirations belliqueuses. Le reste des *Mémoires* rappelle trop l'ennui qu'on éprouve à la lecture d'un journal, dans lequel sont consignés, à mesure qu'ils arrivent, les événements quotidiens, abstraction faite de leur importance. Néanmoins il faut reconnaître que sous le rapport historique ces deux dernières parties ont une grande valeur, bien que la troisième partie soit évidemment restée inachevée. Ces *Mémoires* contiennent une peinture exacte, pleine de couleur locale de la vie et des mœurs d'un souverain tartare, nous donnent une excellente idée de l'administration et du gouvernement de Baber, de son caractère, de ses goûts, de son génie, et un récit de ses guerres du Ma-wera-nahar, de l'Afghanistan et de l'Indoustan.

L'empereur Baber semblait très-satisfait de cette autobiographie, car nous savons qu'il en envoya une copie de l'Indoustan à un de ses amis de Kaboul. Après sa mort, ces sortes de reliques furent l'objet d'une grande vénération de la part de ses successeurs de Delhi et d'Agra. Plusieurs d'entre eux allèrent même jusqu'à les copier de leur main impériale. C'est sous le règne d'Akbar qu'ils furent traduits du turc oriental en persan par le célèbre Mirza Abd-ul-Rahym. Cette traduction est précieuse en ce qu'elle fournit aux orientalistes un contrôle excellent pour étudier la langue tchagatéenne, idiome encore peu connu et dont quelques savants, parmi lesquels nous citerons M. A. Favet de Courteille, se sont seuls occupés jusqu'ici. Nous relèverons ici une erreur commise à ce propos par Langlès dans la *Biographie Michaud*. Langlès prétend que les *Mémoires* de Baber furent traduits par Abd-ul-Rahym, après avoir été augmentés par Djhanguir. Le résultat des recherches entreprises par les deux traducteurs anglais contredit formellement cette assertion.

Plusieurs conquérants asiatiques semblent avoir éprouvé le besoin d'écrire eux-mêmes le récit de leur vie et de leurs guerres. Ainsi déjà avant Baber, Timour-Lenk, appelé vulgairement *Tamerlan*, avait déjà composé des mémoires, dans la langue même de Baber. Cependant quelques savants contestent, non sans raison, l'authenticité de cet écrit. Quant aux *Mémoires* de Baber, il est bien positif